L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XXXII. PHILADELPHIE, 8 SEPTEMBRE, 1810. VOL. II.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

CAMPAGNE SUR LE *DANUBE.*

[Nous publions les Notices suivantes qui ont été communiquées par un Officier Autrichien à l'Editeur d'un Journal très estimé publié à Londres. Cette relation contient plusieurs faits nouveaux et très intéressans, en même tems que l'Archidue Charles reconnu de tout l'univers pour un des plus grands capitaines que l'Europe ait jamais vu naître, y est traité comme un homme entierement dépourvu des premiers élémens de l'art militaire. Nous nous abstenons de faire aucune remarque à ce sujet persuadé que nos lecteurs sauront démêler et apprécier les endroits qui méritent d'être loués, aussi bien que celles qui méritent la censure.]

La noble résistance que la nation espagnole oppose en ce moment à la presque totalité des forces militaires de la France, a nécessairement fait naîtres des réflexions défavorables à la nation allemande. L'on dit, et certes il est difficile de nier que ce ne soit avec quelque apparence de vérité, que si l'Allemagne avait déployé le même zele et la même unanimité, les divers états dont elle est composée, ne seraient pas réduits aujourd'hui à gémir sous la tyrannie la plus complette, la plus affreuse et la plus écrasante que la nature humaine ait jamais endurée. On dit que si ces états sont asservis, c'est leur propre faute ; que leur malheur est dû à leur défaut de courage et d'énergie ; qu'enfin, pendant toute la derniere campagne, ils n'ont manifesté aucune disposition quelconque à recouvrer leur liberté et leur indépendance. Justifier mes compatriotes de cette honteuse inculpation est l'objet de ce court exposé. Ce n'est pas *le peuple*, ce sont les Princes qui ont perdu l'Allemagne.

Il n'y a jamais eu de campagne projetée sous des auspices plus favorables que celle qui s'est terminée d'une maniere si honteuse pour l'Autriche. Ses armées étaient plus nombreuses et mieux appointées qu'à aucune autre époque de la monarchie. Sa population n'était pas seulement bien affectionnée, elle était encore animée d'une loyauté portée à un tel degré d'enthousiasme, que le souverain aurait pu dans toute l'étendue de son vaste empire, commander tous les cœurs et toutes les bourses. La nation allemande n'attendait qu'un signal pour se lever et se montrer encore la même. A l'exception de la Baviere, il n'était pas en Allemagne une seule puissance qui ne se fut réjouie des désastres des Français, et qui n'eut saisi avec empressement l'occasion de se soustraire à leur despotisme. On me demandera sans doute ici, pourquoi se fait-il qu'avec d'aussi immenses ressources à ses

ordres, les espérances de l'Autriche et de l'Allemagne aient été détruites en un moment? Ma réponse consistera en deux mots: par mauvaise conduite et par négligence. D'un côté, les armées ont été perdues par les fautes et l'incapacité de leurs chefs; d'un autre, on n'a jamais mis en usage le bon esprit et les excellentes dispositions du peuple.

La grande cause qui a fait échouer la campagne, est sans aucun doute l'Archiduc Charles. Les talens militaires de ce Prince, n'ont pas crû avec son âge et ne se sont point fortifiés avec ses forces. Ceux qui l'ont connu dans les campagnes de 1796 et 1797, et dans celle de 1799, ont pu à peine le reconnaître en 1805, et ils n'attendaient pas de lui la liberté de l'Europe dans celle qui allait s'ouvrir. Malheureusement ils n'ont pas été déçus dans leur attente. Ses premiers pas furent des fautes. Au lieu de tirer avantage de sa grande supériorité et de frapper tout de suite un grand coup, il conduisit à pas lens ses 200 mille hommes en Baviere, en les portant tous sur le même point. Encombré par le grand nombre de troupes qu'il commandait, il donna à Davoust le tems de s'échapper, et à Bonaparte celui de les battre ensuite les unes après les autres. Les opérations de l'Archiduc Charles furent si mal combinées, que trois corps de l'armée autrichienne ne combattirent point aux batailles d'Abach, d'Echmull, et de Ratisbonne, quoique ces corps ne fussent qu'à une journée de marche de l'armée autrichienne. Malgré ses premiers désastres, l'armée autrichienne, après la bataille de Ratisbonne, était encore non-seulement assez forte pour résister aux Français, mais même elle pouvait encore les attaquer avec avantage. L'Archiduc cependant, au lieu d'attaquer Davoust à Ratisbonne, lorque Bonaparte suivit le feld-maréchal Hiller à Lintz et à Vienne, et au lieu d'obliger les Français par cette diversion de faire halte en Baviere, (où Bonaparte aurait eu pour défendre le passage du Danube contre l'Archiduc, les mêmes raisons que ce dernier eut pour le défendre contre Bonaparte à Vienne) toute l'armée autrichienne se mit à courir après Bonaparte à Vienne le long de la rive gauche du Danube; et les grosses bêtes l'auraient suivie jusqu'à Bude et même jusqu'à Belgrade, s'il lui avait pris fantaisie de pousser sa pointe jusques-là. Ainsi la bataille que les Montecuculli, les Eugene, les Marlborough et les Laudon auraient livrée à Ratisbonne, fut donnée à Aspern, où Bonaparte se convainquit que les troupes autrichiennes, lorsqu'elles sont bien conduites, n'étaient point inférieures aux siennes. Dans cette bataille, l'Archiduc Charles fut un héros, mais dès qu'elle fut terminée, le vainqueur s'endormit, et Bonaparte, qui, pâle et défait, avait gagné à pié un bateau dans lequel il avait passé le Danube, eut le tems de revenir de sa frayeur, et de préparer tranquillement pendant six semaines, les moyens de reprendre son ascendant. Le lendemain de la bataille, le général Hiller se préparait à attaquer l'Ile de Lobau, cette île où les Français s'étaient retirés, et sur laquelle trente mille blessés au moins se trouvaient entassés: mais précisément au moment où il s'avançait contre cette île avec 60 pieces de grosse artillerie, le colonel Smolla, le favori de l'Archiduc Charles, arriva au grand galop, et ordonna au général Hiller de renoncer à son entreprise, parce que Son Altesse ne voulait pas qu'il consommat ses munitions pour un objet *aussi chétif que la prise de Lobau.*

Après sa défaite à Aspern, Bonaparte étendit son aile droite le long du Danube en Hongrie ; exerçant ses troupes par ces excursions, et se préparant à une nouvelle bataille générale. Les mêmes motifs qui engageaient Bonaparte à occuper le terrain de son adversaire à la droite, auraient dû porter les Autrichiens à attaquer aussi l'Allemagne par leur droite. Ils auraient pu y employer 30,000 hommes des milices de Bohême, indépendamment des troupes réglées. Ils auraient dû tâcher de mettre l'Allemagne dans l'état où elle seule aurait suffi pour occuper l'attention entiere de Bonaparte, c'est-à-dire, en état d'insurrection. Il est évident que la nation germanique était mûre pour cette explosion, témoin les insurrections qui éclataient de toutes parts dans cet empire divisé, mais qui malheureusement n'ont été soutenues par aucun prince allemand, (que la honte éternelle en demeure à ces lâches ?) ni même, nous sommes fachés de le dire, appuyées par aucune puissance étrangere. Il est aisé de concevoir ce qu'auraient fait les 70 mille allemands qui avaient été forcés de suivre Bonaparte contre les Autrichiens, quand ils auraient appris que leurs compatriotes étaient en insurrection. Mais avant la bataille de Ratisbonne, l'Archiduc Charles et ses favoris, le Général Grunne et quelques autres grands hommes de même force, riaient des proclamations que Gentz faisait signer à l'Empereur François, dans lesquelles il promettait assistance à tous les peuples qui seraient disposés à faire quelques efforts pour secouer le joug honteux de la tyrannie française. Après la bataille Son Altesse Impériale avait perdu un peu de sa confiance dans son armée, et elle en conclut, dans sa sagesse, que là où une armée avait échoué, il y avait peu à attendre d'une insurrection. Mais après la bataille d'Aspern, lorsque Son Altesse était sur le chemin de la victoire, on jugea les insurrections dangereuses. " C'est ici," disait pompeusement l'Archiduc, " c'est sur le champ de Mars " que nous battrons Bonaparte, et a- " lors l'Allemagne sera libre sans " que nous courions les risques des " insurrections ;" ce qui était dire en d'autres termes, " alors l'Alle- " magne est à nous et toute la gloire " aussi." Mais ce n'est pas là le seul exemple qu'il ait donné d'une politique étroite et fausse.

L'Archiduc Jean avait été rappelé d'Italie, où il était victorieux, et où il tenait une armée française considérable hors d'état de bouger. Cette armée se trouva mise en liberté par sa retraite, et elle put marcher en droite ligne pour joindre et renforcer Bonaparte à Vienne.

On avait souffert que le gouverneur de Dresde avec quelques milliers d'hommes, insultât pendant assez longtems les frontieres de Bohême. A la fin, on détermina l'Archiduc Charles à envoyer des troupes pour réprimer et venger ces insultes. Dans le cours des opérations, le général Amende, aidé du corps du brave Duc de Brunswick (le seul Prince allemand qui n'ait pas eu à rougir de sa conduite dans cette funeste année 1809), s'avança jusqu'à Leipzig. Ce général Amende était bien connu non seulement par tous les officiers de l'état-major de l'Archiduc Charles, mais encore par Son Altesse elle-même, pour être un homme sans talent et sans réputation ; cependant il fut jugé assez bon *pour un objet aussi léger* (propres expressions des conseillers de l'Archiduc). Mais l'incapacité et la mauvaise conduite de ce général (qu'un instinct naturel portait sans cesse à éviter l'ennemi

et le danger), jointes à celles du général Radevojewich, officier du mêmé acabit, en Franconie, lequel avait été chassé et mis en fuite par Junot, et dont la retraite exposait la Bohême, obligerent à la fin l'Archiduc Charles à nommer le général Kienmayer à ce commandement important. Cet officier brave et expérimenté, quoique empêché par ses instrucsions de s'avancer au-dela des frontieres de Bohême, fit voir ce qu'on aurait pu faire dans le nord de l'Allemagne. Mais il vint trop tard. Après avoir défait Junot, et dispersé les troupes saxonnes, hollandaises et westphaliennes sous Jérôme, il fut arrêté tout court au milieu de ses exploits par le fatal armistice. . .

Mais revenons au champ de bataille d'Aspern et de Wagram.

J'ai déjà dit que l'Archiduc Charles avait déclaré qu'il battrait Bonaparte dans le Marchfield (le champ de Mars). Que fit Son Altesse pour assurer cette victoire promise ? Rien, absolument rien ; à moins que l'on ne veuille regarder quelques légers ouvrages sur des points particuliers de la rive gauche du Danube, comme des préparatifs suffisans pour la bataille à laquelle on s'attendait chaque jour. Quant aux *immenses fortifications* mentionnées dans les bulletins officiels de la grande armée, ce sont de pures créations de la vanité du Corse. Du haut du Bisamberg, les Autrichiens pouvaient découvrir jour par jour, heure par heure, les grands préparatifs que Bonaparte faisait pour la bataille décisive qui allait être donnée ; et pourtant la confiance de leur général n'en était pas altérée, son sommeil n'en était pas troublé !

Bonaparte s'empara, l'une après l'autre, des iles du Danube, sans presque aucune opposition, malgré la grande supériorité des Autrichiens en troupes légeres qui sont particulierement propres à la défense de ces postes. Il jeta dans toutes ces iles des ouvrages immenses, sur lesquels il fit planter une quantité incroyable de la plus grosse artillerie. Ce fut sous la protection de ce feu terrible qu'il s'assura le passage du petit bras de la riviere, et qu'il chassa les Autrichiens de leur ancien champ de bataille qui, en grande partie par sa forme avait été si funeste aux Français. La bataille de Wagram suivit, et fut perdue par les fautes de l'Archiduc Charles ; et cependant cette brave armée autrichienne, qui avait encore plus fait de merveilles dans cette journée que dans aucune autre bataille précédente, eut la mortification de voir le blâme de la défaite jeté sur quelques régimens de l'aile gauche, qui se porterent en arriere, après avoir essuyé pendant quatre heures le feu de *cent trente* pieces de canon. A toutes les attaques qui furent faites dans cettte mémorable journée, tant par les Autrichiens que par les Français, et dans lesquelles on employa la mousqueterie ou la bayonnette, les premiers furent constamment victorieux. A la fin Bonaparte concentra presque toute son artillerie contre un seul point, et canonna ce point comme une forteresse. L'Archiduc avait oublié de préparer les moyens de répondre à ce feu par un feu semblable, et pourtant il avait à deux heures de marche un parc de 190 pieces tant de campagne que de gros calibre. Les troupes, après avoir perdu la moitié de leur force, finirent par lâcher le pié. A deux heures, la bataille fut perdue, et à quatre heures, l'Archiduc Jean arriva avec 15,000 hommes et 60 pieces d'artillerie.

Il vint trop tard, c'est bien sûr ; mais à qui la faute ? L'Archiduc Charles dit : c'est celle de mon frere Jean. Voyons si la chose est

vraie. Bonaparte, en envoyant ses troupes en Hongrie sur la rive droite du Danube, obligea nécessairement l'Archiduc Jean à faire un mouvement semblable sur la rive gauche de la riviere ; et comme l'Archiduc Charles avait eu la politesse d'accorder à l'Empereur Bonaparte (quoiqu'il l'eut battu à Aspern) la liberté d'attaquer son frere, comme c'étaient les Français qui dans ce cas avaient l'offensive, ils pouvaient naturellement concentrer leurs troupes et les amener sur le champ de bataille de Wagram plus vite que l'Archiduc Jean. La veille du jour où les Français passerent le Danube, il fut envoyé un courier à l'Archiduc Jean pour l'informer qu'il allait y avoir une bataille, et lui ordonner de joindre le grand corps d'armée. Le courier arriva en 24 heures, peut-être moins, car je n'ai pas été à même de connaitre le tems que ce courier fut en route ; mais l'Archiduc Jean se mit aussitôt en marche avec tout ce qu'il lui fut possible de rassembler de troupes en aussi peu de tems. Les amis de l'Archiduc Charles prétendent que Son Altesse perdit du tems en route en faisant une halte de quelques heures. J'accorde qu'il l'ait fait (quoique je sois d'avis que des troupes qui arrivent hors d'haleine et fatiguées au dernier point au lieu de l'action ne sont pas très-à-craindre), je demanderai alors pourquoi ceux qui avaient fait le plan de la bataille de Wagram (ou pour parler avec plus de vérité, ceux qui avaient reçu les instructions de Bonaparte pour cette bataille) n'avaient pas informé à tems l'Archiduc Jean par des feux, des télégraphes, ou tous autres signaux ? Il n'y a peut-être pas au monde de pays mieux adapté pour cette espece de communication que le pays intermédiaire entre les quartiers-généraux des deux archiducs. Un officier en avait fait la proposition quelques jours auparavant au quartier-maître-général, le Général Wimpffen ; quelle fut la réponse de ce grand homme de guerre ? ce fut, "nous n'avons pas besoin de semblables niaiseries." Si l'on eut adopté un mode de communication avec l'Archiduc Jean par signaux, quelque imparfaits qu'ils pussent être, l'Archiduc Jean serait arrivé à Wagram dans la nuit entre la bataille du premier jour et celle du second.

Aussitôt que la bataille de Wagram fut décidée, l'Archiduc Charles fut derechef en proie à la conviction que Bonaparte était invincible, idée qui depuis la paix de Presbourg en 1806, jusqu'au commencement de l'insurrection de l'Espagne, l'a toujours absorbé et maîtrisé. Il était si fortement subjugué par cette persuasion, que quoique, à la bataille de Znaim, qui fut donnée quelques jours après on eût repoussé l'ennemi avec une grosse perte, il n'en sollicita pas moins un armistice ; preuve qu'il ne concevait pas la moindre espérance de succès dans la continuation des hostilités, mais bien que, comme il le disait, "le vœu de son cœur était la paix, la paix."

On vit bien par la perplexité qui régna dans l'exécution des conditions de ce fameux armistice, qu'il s'était entierement abandonné à cette idée. Les troupes polonaises occuperent Cracovie, quoiqu'il eut été stipulé qu'elles s'en retireraient. Deux fois l'Archiduc Charles envoya ordre au Général Kienmayer de se retirer de Franconie, et de laisser toute la Saxe à la disposition de l'ennemi, quoique dans l'armistice il n'eut été fait aucune mention de ces provinces. Huit jours après, ces fameux commandans recouvrerent leurs sens et envoyerent contr'ordre, mais il était trop tard ; la Franconie et la Saxe étaient déjà

occupées par l'ennemi, et les pertes que les troupes saxonnes avaient essuyées sur le Danube furent promptement réparées par un recrutement considérable en Saxe. Ces exemples répétés d'incertitude et de mauvaise conduite changerent entierement l'esprit de l'armée autrichienne. L'attachement qu'elle avait jusqu'à ce malheureux moment porté à l'Archiduc Charles, disparut; et le commandement lui fut ôté par *le brave, le juste et magnanime* François. L'Archiduc Charles, et son protecteur le Duc Albert, se retirerent à Teschen. Malgré celâ, l'Autriche allait encore continuer la guerre, ou du moins elle aurait persévéré à maintenir son honneur et son indépendance, mais il n'était pas aisé de vaincre la faction qui avait accumulé sur elle tant de malheurs. L'Archiduc était bien convaincu qu'il ne reparaîtrait plus dans des opérations actives à la tête de l'armée autrichienne. Ils étaient cependant, lui et ses fameux conseillers, déterminés à tout faire pour reprendre leur ascendant, et ce fureut eux qui en conséquence conseillerent de faire la paix avec Bonaparte, afin de rentrer en pouvoir, et retourner à Vienne ; c'est encore pour cela que leur chef vient, à la sollicitation de Bonaparte, de jouer un rôle dans la farce de ce mariage honteux qui assure peut-être l'asservissement final de l'empire d'Autriche.

QUESTIONS ENIGMATIQUES.

Quel est celui qui peut faire voir à chacun ce qu'il n'a pas lui-même?

Quelle est la chose qu'on ne vend point, qu'on donne encore moins, qu'on ne peut faire, et dont cependant on ne peut se passer?

Quel est celui qui sans être roi porte la couronne?

++ ++

☞ *Le mot de l'Enigme dans notre dernier numéro est* Le Lit.

VARIÉTÉS.

Bonaparte n'assista point à la fête que lui donna la ville de Bruges; mais S. A. I. l'Archiduchesse Marie-Louise, accompagnée du frere Jérôme, y fut présente et fit oublier par son affabilité l'impolitesse du Corse. Avant de sortir, elle fit le tour de la salle en adressant un mot aimable à chacune des dames devant lesquelles elle passait. Le lendemain, tous les habitans la bénissaient: " On voit bien, disaient-ils, qu'elle est de bonne maison, et qu'elle a du savoir vivre." La princesse laissa 6000 francs aux pauvres de cette ville, et Bonaparte, par forme d'expiation pour les crimes de ces anciens protecteurs et amis les Jacobins, donna à la ville de Bruges 12,000 fr. qui seront employés à la réparation des tombeaux des anciens souverains du pays que les révolutionnaires ont brisés, mais dont on a rassemblé les débris dans la cathédrale. Lorsqu'il alla avec la princesse visiter ces restes échappés à la fureur des barbares, celle-ci se prosterna avec une piété touchante devant les ossemens épars de ces ancêtres.

—

Bonaparte est si content de sa figure qu'il donne son portrait à tous les maires des villes où il passe—— Il est vrai que cette effigie se trouve toujours enchassée dans une boëte de grande valeur qui rend le cadeau plus *précieux* pour celui qui le reçoit. Ceci nous rappelle l'anecdote de Dominique à qui Louis XIV fit un jour donner de sa table deux perdrix sur lesquelles ce fameux histrion avait les yeux fixés; celui-ci s'écria en prenant le plat d'or sur lequel on les lui apportait: " Eh! quoi, Sire, et les perdrix aussi?"

Personne n'aime mieux les transmutations de propriétés que Napoléon et la cession de Ratisbonne en est une des mille et une preuves.— Ratisbonne lui a été cédée par l'Autriche, il l'a cédée ensuite au coadjuteur d'Arberg, qui l'a cédée au Duc de Francfort, Eugene Beauharnois; lequel la rend au commissaire de Bonaparte, le général Campans, qui à son tour est chargé par son maître d'en faire la remise au baron de Weichs, commissaire Bavarois. La principauté de Bayreuth complettera les récompenses que Bonaparte donne au Roi de Baviere pour l'indemniser des trésors et surtout de l'honneur qu'il a perdus en le servant. Nous ne voyons pas que Napoléon ait encore rempli sa promesse de rendre la maison de Baviere aussi puissante que celle d'Autriche.

++

Bonaparte s'est amusé pendant son voyage à faire des cadeaux à la ville de Bruxelles, à laquelle il porte sans doute beaucoup d'amitié, parce qu'elle donna asile à Barras, l'auteur unique de la grandeur actuelle du grand empereur. Il a donné à cette cité un emplacement pour construire des prisons, et des étangs pour que ses habitans puissent pêcher en eau trouble; il a en outre ordonné que les rempars seraient démolis pour faire place à des boulevarts; il lui a fait présent d'un marché aux poissons, et a, enfin, ordonné qu'il fût construit *aux frais de la ville* une salle de spectacle.

++

Bonaparte vient de lever le masque avec les villes anséatiques, en déclarant, que les troupes qui y sont en quartier seraient entretenues aux frais desdites villes. Il laisse encore subsister les sénats qui les gouvernent, jusqu'à ce qu'ils aient entierement épuisé leur influence pour faire payer à leurs compatriotes les contributions journalieres qui leur sont imposées, et lorsque ceux-ci seront ou incapables ou fatiqués de les acquitter, il se déclarera leur maître, et levera de nouveaux impôts à coups de sabre, comme dans tous les pays qui lui sont soumis.

—

L'évêque de Gand, en félicitant S. A. I. la Princesse MARIE-LOUISE de ce qu'elle est devenue l'épouse du mari de Joséphine, lui a dit; " Associée aux destins d'un Empe- " reur dont la gloire est encore plus " *vaste* que l'empire n'est immense " vous apparaissez parmi nous au " printems, cette riante aurore de " l'année, parée comme elle de jeu- " nesse et de grâces et la nature " seme de fleurs la trace de vos pas." —(On voit que M. l'évêque est un peu mondain, et qu'il oublie la gravité de son état pour dire des galanteries à la jeune princesse, qui probablement le fera nommer par Bonaparte: Poëte suivant la cour.

—

Bonaparte s'est emparé pour son compte du parc de Mousseaux, et il en permet l'entrée aux personnes d'une mise décente. Nous doutons qu'avant l'époque où Barras le tira de la misere, et, lorsqu'il couchait chez le comédien Baptiste, sur un lit de sangle, Napoléon eût été du nombre des personnes admises dans ce parc.

—

Bonaparte a assisté à Lille à une représentation de RICHARD CŒUR DE LION, piece proscrite par les Jacobins, parce qu'elle leur offrait une image de leurs crimes, ou du moins parce que leurs ennemis y trouvaient des allusions à l'affreuse captivité de Louis XVI. Aujour'hui l'usurpateur du trône des Bourbons, l'héritier des forfaits de la démagogie; celui qui d'une main audacieuse a posé sur sa tête la couronne sanglante de l'infortuné monarque qui le dernier a régné sur la France, ne craint

pas de voir et de faire représenter une piece qui faisait couler des yeux des Français les larmes de la pitié et du repentir, sans doute parce qu'il croit avoir éteint dans leurs cœurs tous les souvenirs d'amertume et de douleur qu'y avait laissé le sort du plus innocent et du plus pur des hommes, comme du meilleur des rois. Mais nous sommes loin d'avoir la même opinion, et de penser que cette nation, malgré tous les artifices de son oppresseur, ait oublié les expiations qu'elle doit au sang des rois qui ont si long-tems régné sur elle.

—

M. SCHMIDT, inventeur d'une machine à l'aide de laquelle on peut descendre dans la mer, a fait le 24 Mai, sur la Seine, deux expériences qui ont pleinement réussi. Elles ont eu pour témoins une foule considérable que la curiosité avait attirées. Le sieur SCHMIDT est descendu dans la Seine à l'aide de son homme de cuivre; il y est resté une demi-heure, pendant laquelle, quoiqu'il fût à une grande profondeur, il a donné ses ordres et répondu à toutes les personnes qui, à l'aide du porte-voix, ont lié conversation avec lui. La construction de la machine est telle, qu'il peut avancer, reculer, monter, descendre à la hauteur qu'il désire, et se mouvoir dans tous les sens. L'homme de cuivre est attaché à une corde qui tient à un cylindre mobile, et par ce moyen on l'éleve et on l'abaisse à volonté, ensuite on conduit le bateau où il désire aller. Il distingue parfaitement tous les objets, et a plusieurs fois, pendant son expérience, indiqué l'heure précise qu'il était à sa montre. Ses bras sont libres et il peut attacher des cables et préparer l'enlevement d'objets de la plus grande pesanteur. Le sieur SCHMIDT n'éprouve aucune gêne au fond de l'eau et assure pouvoir y rester plusieurs heures sans en être incommodé.

—

La fameuse Madame CLARKE vient de publier un livre qui jette quelques lumieres sur les intrigues qui ont précédé et suivi la dénonciation du Colonel Wardle contre le Duc d'York; mais le titre qu'elle donne à cette production semble lui-même le résultat de quelque calcul tendant à répandre des divisions dans la famille royale, et il doit par là même faire admettre avec beaucoup de précaution les détails et les aveux qui ne sont fondés sur la simple assertion de cette femme. En intitulant son livre: THE RIVAL PRINCES, *(les Princes Rivaux)* Madame Clarke a voulu accuser S. A. R. Mgr. le Duc de Kent d'avoir eu quelque part au complot dont son illustre frere a été la victime l'année derniere.

S. A. R. a répondu à cette inculpation en faisant insérer dans les journaux un intorrogatoire qu'il a fait subir devant le Comte d'Harrington et le Colonel Vesey au Major Dodd son secrétaire particulier, que Madame Clarke prétend avoir été employé dans cette ténébreuse affaire par S. A. R. le Duc de Kent. —Il résulte des réponses du Major Dodd que jamais ce Prince n'a sanctionné, conseillé, ni encouragé aucune attaque contre le Duc d'York; qu'il n'a jamais eu aucune liaison ni communication avec le Col Wardle, ni avec Madame Clarke; qu'il a constamment regretté qu'on eût cherché à exalter dans quelques écrits son propre caractere aux dépens de celui du Duc d'York; enfin que dans les conversation les plus intimes, ayant ouvert son cœur blessé à l'occasion de circonstance relatives au service, S. A. R. n'a jamais exprimé aucune inimité contre le Duc d'York ni aucun désir de s'élever par sa chûte.

COUPS DE NERF
EN RIPOSTE
AU COUP DE FOUET.
(Conclusion.)

::::::::::

Supposons pour un moment Mons *Blankin*, que vous ayiez oublié les faits déjà cités, je ne veux pas penser qu'il en puisse être de même de son usurpation à la souveraineté de la France ? Dites moi s'il vous plait, serait-il possible qu'un homme qui comme vous, se donne pour le Don Quichotte du patriotisme Français ne se sente pénétré de la plus vive indignation, de voir sa patrie avilie sous la domination d'un de ses requinés Ilotes, que les Romains dédaignerent d'avoir pour esclaves. Peut-on se rappeller sans être pénétré d'une trop juste horreur, que pour assouvir son ambition afin de donner à l'Europe des Rois de sa façon, ce tyran a fait périr plus de *Deux Millions* d'ames. Peut-on voir sa Patrie sous le joug de la plus inexorable des servitudes, sans ressentir les plus cruelles des perplexités ? la religion vilipendée, la bonne foi trompée, trahie ; la faiblesse persécutée, la veuve, l'orphelin réduits à la plus abjecte des prostitutions, par suite des morts, exigées par le tyran, et des concussions et extorsions de ses satrapes. Etait-il vraiment bien nécessaire que pour que Bonaparte fusse Empereur, on dut faire la guerre à l'Angleterre, à la Prusse, à l'Autriche et à la Russie ; d'inonder enfin l'univers de sang humain ? La France ne présentait-elle pas un aspect très imposant à l'Europe, ayant pour barrieres les Alpes à l'Est, les Pyrénées au Sud, l'Océan à l'Ouest et le Rhin au Nord, sans que l'on augmenta des conquêtes qui en la rendant moins forte, ont réduit les Français au plus dur de tous les esclavages. Citez-moi Mons *Blankin*, un seul Roi de France qui ait exercé un pouvoir aussi absolu et aussi despotique que Bonaparte; que dis-je en France, citez m'en un dans le monde connu qui, pour assouvir son aveugle ambition ait fait couler tant de sang et ruiné tant de pays. Quant à moi, je trouve que les Néron, les Tibere, les Scylla, les Phalaris, les Agatocle, les Nabis, et même Robespierre tout exécrable qu'il était, furent encore plus debonnaires que lui.

Mais venons en à des événemens un peu plus rapproché de nous, sur lesquels s'il vous reste encore quelques sentimens d'honneur et de pudeur, vous n'ôserez certainement pas contester ni même excuser. Dites-moi donc, *très-illuminé* Mons *Blankin*, croyez-vous que l'envahissement de l'Espagne, l'infamie de la surprise faite à son souverain soit une chose bien honorable et lucrative à la France ? Je pense que pour celle-ci, vous me passerez de la considérer comme la plus noire et la plus abjecte des trahisons et le plus horrible de tous les attentats. Supposons enfin que les dynasties de l'Europe dussent changer, et que les couronnes dussent être le prix dû à la valeur et au patriotisme, dans ce cas même, quoiqu'injuste, il me semble qu'il eut été moins révoltant que les Moreau, les Jourdan, les Massena, &c. &c. eussent été les chefs des gouvernemens ; au lieu de cela nous allons bientôt voir jusqu'aux baudets des moulins qui, composaient anciennement tous les domaines de Bonaparte, sur les trônes où devraient être la vertu et le véritable héroisme. Car, sans cette agression injuste et sans la connaissance intime qu'elle fut tramée par les agens infâmes de Napoléon, les Français n'auraient-ils pas continué

d'être considérés et traités dans les Etats Espagnols comme des freres et des amis. Cinquante mille Français respectables par leur industrie et leur probité auraient-ils perdu leurs biens acquis à la sueur de leur front, sans les exemples funestes qu'il en existe partout qui, comme vous, Mons *Blankin*, ont leurs instructions particulieres pour tout bouleverser, afin de pécher ensuite en eau trouble. Tenez Mons *Blankin*, soyez un instant de bonne foi s'il vous est encore possible, convenez ingénument que votre maxime est que la nécessité est ennemie de la vertu, que proportionnellement à vos besoins vous vous êtes tracé vos devoirs ; d'ailleurs je dois vous prévenir que c'est ainsi que toute personne raisonnable le croit. Et comment pourrait-il en être autrement ? comment pourriez-vous seul, avec de grandes lumieres être tout-à-fait insensible aux malheurs excessifs qui oppriment les Français honnêtes d'ici, et généralement tous ceux qui pour la vertu ont un cœur irascible.

Mais passons maintenant aux griefs que vous déduisez contre moi. Je ne doute point Mons *Blankin*, qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable d'en commettre cent ; mais ce que je sais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre, et n'en saurait dispenser. Les mêmes raisons qui selon vous Mons *Blankin*, rendent ma conviction superflue, en est une de plus selon moi, pour la rendre indispensable. La vérité Mons *Blankin*, ne cherche pas ainsi les ténébres et ne marche pas si timidement comme vous avez fait en vous cachant de moi. Au reste je pense que vous devez savoir que c'est une maxime en jurisprudence (1) qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques et clandestines. C'est en outre (2) que celui qui décline un jugement régulier et cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes vous conviennent parfaitement bien Mons *Blankin*. Puisque, si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais régulierement prouvé, ce qu'on prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, et par cela seul les accusations revêtues de toutes les formes clandestines qui caractérise votre Pamphlet sont nécessairement présumées comme autant d'impostures.

Vous m'avez chargé de crimes, comme les énergumènes chargent leur doctrine ; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité avec laquelle les imbéciles ou mal-intentionnés comme vous ont montré à tout croire vous a séduit, (si vos vues ne sont pas criminelles). Aveuglé par vos passions, vous avez entassé fait sur fait, crime sur crime, sans précaution, sans mesure. Et quoique vous fussiez sûr de l'incompatibilité de tout cela pour la simple raison qu'il aurait fallu supposer les pays que vous citez sans législation, pour qu'un homme eut pu pendant tant de tems y commettre tant de crimes. Vous avez recouru à mille subtilités, pour faire tout croire vous avez clamé dans les conciliabules, couru les Magasins, les Maisons, et tout votre travail a produit momentanément sur les cerveaux faibles, l'être le plus chimérique et le plus extravagant

---

(1) *Dolus presumitur in eo qui recta via non incédit, sed per anfractus et diverticula.*

(2) *Judicium subter fugiens et probationes occultans malam causam fovere presumitur.*

que le délire de la fievre puisse faire imaginer.

Est-il, Mons *Blankin*, dans l'amour-propre de la nature humaine, qu'un homme d'une rectitude aussi parfaite comme elle dont vous paraissez vous affubler dans votre Pamphlet, que vous n'ayiez pas désiré jouir de la confusion d'un scélérat que vous abhorrez, en me disant tout haut et en présence des Juges tout ce que vous savez de moi. Mais au lieu de cela vous avez tout fait dans l'antre du crime et à l'ombre du plus ténébreux mystere. La solution de toutes ces difficultés doit se chercher selon moi, dans quelque intermédiaire, qui ne suppose dans tous ceux qui pensent comme vous ni des vertus Angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelques dispositions naturelles au cœur humain, qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin.

Tout le monde comprendra bien M. *Blankin*, que pour qu'un Français accuse un Français, qu'il prenne tant de peines, fasse tant de dépenses, mette tant de soins a faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force sans y être obligé par aucun devoir, qu'il faut nécessairement qu'il soit animé pour cela par quelque passion bien vive, qui tant que vous vous obstinerez à vous cacher, doit pour le moins rendre suspect tout ce que vous avez produit contre moi. Et dans la persuasion que tout homme raisonnable ne pourra penser différemment je laisse aux remords qui pour l'ordinaire assiégent tôt ou tard le crime, le soin officieux de vous poursuivre.

VALE.

ROBESPIERRE.

Peu d'hommes avaient une mine plus farouche que Robespierre si l'on en excepte Bonaparte ; sa physionomie avait une ressemblance frappante avec le chat-tigre, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont vu de son vivant.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

L'intérêt, l'inquiétude, la curiosité de l'Europe s'attachent à toutes les démarches de Bonaparte, soit qu'il désole les royaumes à la tête de ses armées, soit qu'il les menace ou les partage dans le cabinet, soit qu'environné d'une pompe triomphale, il parcourre ses provinces pour leur montrer avec orgueil la jeune princesse qu'il a conduite au lit nuptial à la lueur des foudres de la guerre. Déjà les hommes qui n'attendaient pour pactiser avec l'usurpation que de la voir affermie ou plus universellement reconnue, qui paraissait la mépriser lorsqu'elle ne présentait qu'une apparence triviale ou que des allures hideuses, mais qui convoitent ses faveurs depuis qu'elle s'est identifiée avec des puissances légitimes et des familles souveraines, déjà ces hommes annoncent que Bonaparte s'est plus affermi par son mariage avec une princesse de la maison d'Autriche que par tous les autres actes de violence, d'adresse ou d'habileté auxquels il doit son élévation et les progrès de sa puissance. Ils voient dans cette alliance une espece d'éclat qui se réfléchit sur la nouvelle dynastie, qui rend respectable et presque sacrée la personne de celui qui s'en déclare le chef, et qui, en faisant disparaître l'obscurité de sa naissance, doit aussi faire oublier les crimes, les trahisons, les perfidies dont il s'est rendu coupable, pour forcer les rois à s'abaisser jusqu'à lui et à courtiser ses faveurs. Parce qu'il a imposé le plus poignant des sacrifices, parce qu'il a réduit au plus cruel des avilissemens la famille la plus orgueilleuse de l'Europe, ils le croient plus digne du rang suprême : comme si la grandeur d'un parvenu pouvait s'accroitre de l'abaissement de ceux

que la force oblige à s'allier à lui, comme si une famille qui s'avilit pouvait transmettre des honneurs qu'elle perd au moment où elle consent à les partager avec le plus horrible des brigands ! Les journaux nous ont rendu compte des discours prononcés par l'Empereur d'Autriche, par l'Impératrice et par la princesse Marie-Louise au moment où Berthier est venu au nom du farouche Napoléon réclamer la proie qui, selon des traités conclus sous l'influence du sabre, devait lui être livrée; mais ils ne nous ont pas dit ce qui s'est passé dans le secret des conférences qui ont préparé cette triste et douloureuse alliance, ils ne nous ont pas dit les menaces, les emportemens du vainqueur, ils ne nous ont pas dit les résistances, les déchiremens de ce François II, l'homme le plus integre de sa cour, le moins disposé de toute sa famille à consentir aux disgrâces que la force lui a infligées ; ils ne nous ont pas peint les cruels adieux faits à une princesse qui allait s'asseoir sur un trône teint du sang de sa tante, à une Archiduchesse d'Autriche qui allait habiter ce palais d'où une autre Archiduchesse d'Autriche avait été arrachée, quelques années auparavant, pour être traînée en prison et de là à l'échafaud ; ils ne nous ont pas dit les tristes présages qui pesaient sur ce moment de douleur, qui tourmentaient le cœur agonisant des augustes parens. Le faste déployé dans l'antre des Thuilleries, la magnificence des fêtes qui ont accueilli la jeune victime à son arrivée dans le berceau du régicide et de la rébellion, ont pu éblouir une foule stupide, et égarer la plus vile et la plus méprisable populace de toute les capitales de l'Europe ; mais tandis que l'on se rejouissait à Paris, on pleurait à Vienne, et les hommes fidelles qui sont restés attachés aux principes de l'ordre social, et à la cause de la légitimité, ne voyaient dans tout cet appareil que les orgies de l'usurpation et du brigandage, que les efforts faits par un parvenu pour effacer l'ignominie de son origine, et les artifices employés par un meurtrier pour faire disparaître les traces du sang qui a inondé son repaire.

Ceux qui veulent voir dans ce mariage une perspective de repos pour l'Europe, et de stabilité pour les empires que Bonaparte a laissé exister, feignaient de croire qu'il montrerait dans sa conduite moins de turbulence et de férocité, et que pendant qu'il savourerait les douceurs de sa nouvelle situation, l'univers respirerait. Mais cet homme ne doit point être jugé d'après les calculs ordinaires ; rien de ce qui compose la nature humaine n'est entré dans son organisation ; il forme une espece à part, essentiellement destinée au mal, et, comme les harpies, il empoisonne tout ce qu'il touche, ou comme le basilic il frappe de mort tout ce qu'il regarde. Son repos apparent trouble les empires, comme son activité les renverse. Il ne connait aucun des sentimens qui font le charme de la vie, il repousse toutes les jouissanses qui l'embellisent : s'il parait respecter ce que les hommes respectent, c'est pour le flétrir ensuite avec plus d'audace. S'il n'a pas encore retiré à sa mere les honneurs qu'il lui a décernés, c'est que son orgueil jouit de cette élévation, mais la carriere du nouveau Néron n'est pas encore terminée. Il n'a porté au rang suprême l'épouse qu'il a répudiée, que pour la faire tomber de plus haut, que pour jouir davantage de ses regrets et de son délaissement. Si, pour fonder cette dynastie qu'il destine à occuper tous les trônes de l'Europe, il a donné des couronnes à ses freres, c'est moins pour leur

faire partager sa fortune, que pour les rendre les instrumens de son ambition ; il ne leur permet ni de s'attribuer les hommages qu'on rend à leur titre, ni de rechercher ce qui peut alléger le fardeau qu'il leur a imposé—ils sont plus dans sa dépendance depuis qu'il a voulu les rapprocher de sa personne, depuis qu'il a semblé les assimiler à lui—il leur défend de se livrer à leurs inclinations, d'être humains ou paisibles ; il faut qu'ils deviennent des tyrans pour lui ressembler, et qu'ils se rendent odieux pour le servir—plus malheureux que les rois qu'il a vaincus, ils n'ont pour eux, lorsqu'il les déplace pour les transplanter sur un autre trône, ni les regrets des peuples auxquels il les enleve, ni les vœux de ceux auxquels il les transmet—ainsi il outrage la nature tout en paraissant reconnaître ses droits. Et quelle a été sa conduite dans cette derniere circonstance qu'il avait lui-même entourée de toutes les recherches de l'étiquette, pour que la princesse qu'il allait épouser ne vit pas, sur-le-champ, la différence qui existe entre les usages observés dans la caverne d'un brigand, et les manieres d'une cour élégante et polie ? Ne l'a-t-on pas vu lorsqu'il a été instruit de l'approche de sa victime, s'élancer sur sa route, suivi du plus infâme et du plus détesté des assassins qui l'ont servi dans la carriere du crime, et dans les champs de la victoire, bouleverser l'ordre qu'il avait lui-même établi, se présenter brusquement à la portiere de la voiture de sa jeune épouse, et y entrer plutôt comme un voleur qui veut la dévaliser que comme un souverain qui respecte dans l'objet de son choix, et l'auguste famille de laquelle il l'a obtenu et le rang suprême auquel il va l'élever ? Après lui avoir ainsi fait reconnaître l'époux qui lui était destiné, à l'effroi que lui avait inspiré son aspect, il oublia les égards qu'il devait au sexe de la jeune princesse, et sans consulter ni sa timidité ni son repos, il ne lui permit pas de s'arrêter où il avait ordonné lui-même qu'elle fut attendue, et l'amena à Compiegne, comme une proie qu'il avait enlevée sur le grand chemin. La cérémonie de son mariage est à peine achevée, que son inquiétude interrompt les fêtes préparées pour le célébrer, et qu'il force son épouse à l'accompagner dans les provinces qu'il vient d'usurper, et à être le témoin de l'acte tyrannique, par lequel, détrônant un de ses freres, il unit au mépris de ses promesses, de ses engagemens et des traités, une partie de la Hollande à son empire. Et qui sait si, après l'avoir fait assister à la consommation de cet acte de trahison, de violence et de mauvaise foi, il ne l'enlevera pas brusquement à la plus grande partie des fêtes qu'il avait ordonnées pour son retour, (et dont la première a été accompagnée d'une catastrophe terrible) pour la conduire en Espagne et lui montrer les cadavres et les ruines dont il a couvert ce malheureux pays, et finalement l'obliger de sourire aux scenes de carnage et de désolation dont il va le rendre le théâtre.

Ainsi le démembrement d'une grande partie de la Hollande et le détrônement de son frere ont eu lieu l'un et l'autre, quelques jours avant et après ce mariage qui, disait-on, devait replacer ce farouche soldat dans la ligne sociale, et diminuer ou éteindre la haine profonde qu'il porte au genre humain. En même tems qu'il a consommé cet acte d'usurpation, il a tourné ses regards vers l'Espagne, et loin d'éprouver de la pitié à la vue de cette contrée désolée par ses fureurs, loin de céder à l'admiration qu'inspireraient à tout homme doué de quelque gran-

deur d'âme, quel que fût d'ailleurs l'excès de son ambition, la constance et la bravoure de cette nation qui reste debout au milieu des ruines de l'Europe continentale, il en envoye contre elle de nouvelles légions. C'est aujourd'hui Masséna, qui est destiné à terminer cette guerre pour laquelle on lui donne une armée plus nombreuse qu'aucune de celles à la tête desquelles Bonaparte a combattu les diverses coalitions formées contre lui. Réussira-t-il dans cette entreprise, et la Nation Espagnole qui, depuis le commencement de sa lutte contre l'usurpation, a si souvent étonné le monde par le réveil de son énergie, au moment où on la croyait découragée par ses revers, succombera-t-elle sous le poids des forces accumulées contre elle? Ceux qui calculent les résultats d'une telle lutte seulement par la force numérique des armées opposées, verront dans le gigantesque effort que fait Bonaparte, le présage de la conquête de l'Espagne; mais ceux qui réfléchiront au véritable caractere de la résistance des Espagnols, aux causes de ces insurrections spontanées qui éclatent sans concert sur des points opposés, sentiront que ce n'est pas ici la lutte d'une armée contre une armée, mais celle d'une nation toute entiere contre des corps disciplinés qui ne peuvent, malgré leur nombre, envahir à la fois toutes les parties du territoire, et qui, harcelés de tous côtés par la population, ignorent le nombre des ennemis qui leur sont opposés et ne peuvent fixer les points sur lesquels il leur est le plus avantageux d'agir. Il est certain que les Espagnols n'ont pas d'armées assez nombreuses, ni suffisamment disciplinées, que leur gouvernement, malgré tous ses efforts, n'a pas encore pu assujettir à un système uniforme les ressources de cette grande et brave nation; mais, malgré ces inconvéniens, elle est loin d'être découragée, et l'on a toujours vu que les pays que les généraux français se vantaient d'avoir soumis, se soulever tout-à-coup avec une nouvelle vigueur, et envoyer contre leurs vainqueurs déconcertés, des soldats qui semblent sortir tout armés du sein de la terre. Les corps que dispersent des forces supérieures vont se reformer sur d'autres points, et des armées nouvelles reparaissent soudainement, lorsqu'on les supposait toutes anéanties.

Joseph cherche à organiser à l'instar de l'empire de son frere les provinces qui sont en son pouvoir: il a divisé le royaume, pour l'administration civile en 38 préfectures, et il a partagé le gouvernement militaire en 14 divisions; enfin, pour imiter le Conseil de Régence d'Espagne, il vient de convoquer les Cortes qui ne seront qu'un simulacre de l'assemblée qui doit siéger dans l'Isle de Léon en vertu des ordres du Conseil de Régence, et dont on a lieu d'attendre les résultats les plus heureux pour la cause sacrée de l'Espagne et de ses Colonies.

Quels que soient les résultats de la lutte dans laquelle cette nation est engagée, son exemple ne sera pas perdu, et déjà on le voit presqu'imité dans cette Hollande victime, ainsi que l'Espagne, des trahisons de Bonaparte, et que celui-ci a fait occuper par ses troupes au moment où il paraissait conclure un traité qui lui conservait son existence. Il y eut vers la fin de Mai, à Rotterdam, un mouvement dirigé contre la garnison française, et il n'est pas décidé que le reste de la Hollande se soumettra sans résistance au joug du Brigand qui lui ôte son indépendance nominale après lui en avoir fait payer le prix, et qui s'empare de

son territoire, après avoir pillé ses richesses.

Le Bourguemestre de Rotterdam a publié au sujet du mécontentement qui s'est manifesté dans cette ville, une proclamation dans laquelle il invite les habitans à ne faire aucune insulte aux Français par des *regards*, des *gestes*, des *attitudes*, encore moins par des *paroles* ou *actions*. On voit par ce détail combien sont multipliés les symptômes de la haine que les Hollandais éprouvent pour leurs oppresseurs.

La chute de la Prusse parait devoir suivre de près le démembrement de la Hollande, depuis que Bonaparte vient de faire désavouer par son ministre en Hollande, M. de la Rochefoucauld, qu'il ait le projet de saisir les états de S. M. Prussiene. Les assurances que M. de la Rochefoucauld a données à ce sujet, ont dû beaucoup alarmer le cabinet de Berlin, si les politiques qui le dirigent sont enfin convaincus que Bonaparte n'est jamais plus près de s'emparer d'un royaume que quand il déclare ou jure solennellement qu'il en respectera l'intégrité. Nous observerons que cet homme, qui veut maintenir l'intégrité de la Prusse, occupe maintenant dans ce royaume les forteresses qu'il aurait dû rendre il y a longtems selon les traités ; et en outre nous considérons les limites des états de Jérôme bien loin d'être fixées, ne doutant nullement que la Prusse, les villes Anséatiques, le Holstein et les deux Poméranies ne doivent un jour completter l'appanage de ce frere favori de Bonaparte.

La Russie continue de servir aveuglément les desseins de Bonaparte ; elle se bat pour lui contre les Turcs, elle prodigue ses trésors et ses soldats pour lui préparer les moyens de conquérir cet empire. Il ne lui est pas permis de renoncer à cette entreprise dans laquelle, malgré ses sacrifices et ses pertes, elle n'a fait aucuns progrès décisifs, de jouir des douceurs de la paix que le Corse accorde à d'autres états ; il faut qu'elle tienne le champ de bataille jusqu'à ce que celui-ci vienne l'occuper, et qu'elle consente ensuite à n'être que le témoin du partage des conquêtes dont elle aura été l'instrument le plus actif. L'Empereur Alexandre ne se montre pas en public : la maladie, le chagrin, la honte peut-être le retiennent dans ses palais ; il ne verrait en paraissant aux yeux de ses sujets que les traces du mécontentement que cause sa conduite et de la détresse produite par sa complicité avec l'ennemi du genre humain.

—

Les papiers Français contiennent les particularités d'une incendie qui eut lieu à une fête donnée par l'Ambassadeur Autrichien à Bonaparte et à Marie-Louise. Selon ces avis il parait que la fête eut lieu dans un édifice érigé pour le moment, consistant en bois, papier et canevas. L'embrasement commença par une chandelle de cire qui mit le feu à un rideau de mousseline très fine, qui dans un instant enveloppa l'édifice en flammes malgré tous les efforts que l'on fit pour arrêter leurs progrès. Nonobstant la confusion, toute la compagnie sortit de l'apartement et se retira dans les jardins, sans que personne y perdit la vie ; mais comme le sort l'a décidé, l'affection maternelle de la Princesse Pauline de Schwartzenberg, (femme du Prince Joseph, frere de l'ambassadeur) qui présidait à la fête, se trouvant allarmée en manquant sa fille, elle se précipita de nouveau dans les flammes pour chercher son enfant et malheureusement y périt. Elle à laissé 8 enfans, et était dans un état très avancé de grossesse,

RÉPONSE

*A l'*Observateur *des casualités faites à plaisir insérées dans l'*AURORE *du 3 courant.*

Convenez M. l'*Observateur*, que c'est une fort plaisante dérision, que le mot de Providence dans la bouche d'un Athée qui, comme vous a depuis bien longtems fait divorce avec tous les sentimens honorables et vertueux. Mais je vous le répete, les éclaboussures du bourbier, votre élément, ne saurait atteindre ce Negrin l'objet de votre animosité atrabilaire, puisqu'il plane infiniment au-dessus des vapeurs de votre atmosphere, et saura, malgré vous, votre malice et tout l'appareil du pouvoir de votre Maître, s'y maintenir par les douces contemplations qui font la meilleure jouissance de cette vie, et l'unique consolation solide qu'on trouve en ce monde. Sans faire tant d'appareil comme vous de croyance, du moins je sais que, pour l'amour de Dieu, Saint Martin fit l'aumone au Diable. Moi, pour l'amour de l'humanité j'ai voulu vous montrer que je n'haissais que le tyran, mais que je suis réellement sans fiel et sans malice. Je vous défie M. le Prothée, que vous puissiez en dire autant. Car votre subterfuge ressemble parfaitement à l'action de l'impie Adraste, qui n'ayant pu vaincre loyalement, tenta d'assassiner le vainqueur généreux qui l'avait épargné.

Je ne doute point que vous ne trouviez des approbateurs qui comme vous pullulent la subversion de tout ordre social ; du moins il est probable que vous en trouverez parmi ces champions qui Mercredi à sept heures du soir, au coin de la Rue Cinquieme et Chesnut recevaient les assurances de leur chef, qu'ils seraient défrayés et généreusement récompensés, aussitôt qu'il aurait communiqué avec Son Excellence M. l'Ambassadeur. Qu'ils pouvaient compter comme certain ses promesses, et se disposer en conséquence des instructions qu'ils avaient reçus, vû que ses dépêches à Son Excellence étaient positivement obligatoires.

Si cet avertissement ne vous suffit pas M. l'*Observateur*, et que vos acolytes persistent dans leurs projets, je ne désespere pas de connaître jusqu'à leurs plus petites manœuvres, et je les dénoncerai pour les empêcher d'aller se faire pendre ; si, malgré mes avis, ils en usent en obstinés, je les abandonnerai à leur malheureux sort.

Si vous êtes un bon Observateur, vous ne devez pas ignorer que celui qui représente ici les valeureux et généreux Espagnols, est considéré par tous ceux qui l'approchent comme un homme excessivement parsimonieux, quelques uns lui donnent même l'épithète d'avare ; d'après cela il n'est pas vraisemblable qu'il fut capable de faire un effort aussi généreux que de prendre seulement vingt abonnemens d'un Journal. S'il savait mettre en usage les maximes de votre Maître, il n'est pas douteux qu'il ne fit avorter tous ses projets, car, je suis persuadé que vous-même, M. l'*Observateur*, vous n'auriez ni scrupule ni répugnance de vous livrer au plus offrant et dernier enchérisseur. Mais ces Espagnols que vous ôsez outrager méconnaissent encore (du moins tout semble le dire) les terribles effets de la corruption et des sourdes menées aux quelles votre Maître doit tous ses trophées.

Je ferai une derniere réflexion, c'est que l'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même ; que l'idée que l'on conçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre et de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place qui comme Bonaparte peut et veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animosité par la crainte, et le mal qu'on redoute peut inspirer des efforts généreux pour le prévenir ; mais l'impuissance dans laquelle vous me supposez ne devrait produire que le mépris et l'éloignement ; un méchant sans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animosité. On frémit à sa vue ; loin de le poursuivre comme vous faites on le fuit, et rien n'est plus éloigné de l'effet que produit sa rencontre qu'un souris insultant et mocqueur, comme par exemple ce que je fais en vous voyant.

Voilà M. l'*Observateur*, tout ce qu'opére la haine que les bons ont pour les méchans ; c'est une haine de répugnance et d'éloignement, d'horreur même et d'effroi, mais non pas d'animosité. Elle fuit son objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper ; mais la haine que vous marquez contre moi, est active, ardente, infatigable ; loin de me fuir, elle me cherche avec sollicitude et empressement dans l'espoir d'en faire à son plaisir, le tissu de mes malheurs.

Comment voulez-vous qu'on puisse expliquer de semblables dispositions, sinon qu'à la cause que j'ai adoptée et suis d'autres principes que les votres ; que de dire ce qui me semble vrai, bon, utile aux hommes sans consulter mon propre avantage ni celui de personne en particulier. Je ne doute pas que cette morale et la grande supériorité qu'elle me donne sur vous, ne soit la grande source de votre haine contre moi. Mais je vous déclare formellement que je ne me départirai pas de l'austérité de mes principes, que lorsque vous pourrez raisonablement me convaincre qu'ils ne sont pas conformes à l'humanité et à la justice, et que vous me montrerez les moyens de rendre compatible la tyrannie de Bonaparte avec la démocratie ; car je vous avoue que c'est pour moi une chose étrange, que des Républicains comme j'en connais ici, puissent être les échos honteux, de celui qui tient sous le plus exécrable joug les Français et une grande partie de l'Europe.

☞ Nous avons reçu une communication mentionnant la nouvelle, comme authentique, que le Gouverneur de *Puerto Rico*, à la sollicitation des habitans de cette Ile, a permi aux Français qui y étaient réfugiés d'y jouir des droits de l'hospitalité et d'y continuer leur industrie. Si cela est ainsi, comme il n'y a pas lieu d'en douter, cette faveur ajoute un dernier fleuron aux sentimens nobles et généreux qui de tous les tems ont distingués les habitans de cette Ile Fortunée.